

Malika MADI, *Les Silences de Médée*, Bruxelles, éd. Labor, 2003, 209 p.

En septembre 2003, a été publié à Bruxelles, le second roman de cette nouvelle romancière belge d'origine algérienne, née dans la région du centre de la Belgique.

Son premier roman, *Nuit d'encre pour Farah*, avait été édité par les éditions du Cerisier en 2001 et avait obtenu le prix des lycéens.

Il racontait en deux parties l'histoire d'une famille algérienne immigrée installée en Belgique avec ses trois filles : Latifa, Lila et Farah. Les deux aînées mobilisant toute l'énergie de la mère pour une éducation qui en fassent de bonnes épouses conformément aux « valeurs » de la culture d'origine, la plus jeune peut être plus libre et continuer à étudier. Farah rêve d'aller à l'Université. Mais son univers bascule lorsque ses deux sœurs s'enfuient car elles veulent échapper au mariage en Algérie que les parents ont organisé. Ils se rabattent sur Farah qui se retrouve, emmenée de force et mariée. Sa situation en Algérie n'a plus rien à voir avec ce qu'était sa vie en Belgique : Farah est sacrifiée à une conception étroite et crispée des traditions. Il est à signaler que Pierre Halen, universitaire (Bruxelles/Metz), très attaché à rendre compte des littératures francophones du Nord de l'Europe, a consacré son intervention à ce roman au colloque international organisé par Charles Bonn à Lyon II en mars 2003 dont le thème général était « Paroles déplacées ». En attendant la publication des Actes à l'Harmattan, on peut rappeler le résumé proposé par P. Halen, sous le titre, « Position(s) d'une écriture algérienne migrante en Belgique : la leçon d'une « nuit d'encre » d'après Malika Madi » :

« *Nuit d'encre pour Farah*, premier roman de Malika Madi, a été publié dans une maison spécialisée dans le domaine « prolétarien », où il était notamment précédé par des succès « rituels ». On s'interrogera d'abord sur la position institutionnelle d'un tel ouvrage chez un tel éditeur de province et sur sa réception dans la presse belge francophone. D'autre part, on prendra la mesure des effets de lecture engendrés par cette position, eu égard à ce qu'une analyse narratologique et symbolique interne peuvent laisser apparaître. Donc deux axes : l'un concerne la périphérie (la périphérie des périphéries, si l'on veut). L'autre concerne les orientations axiologiques d'un texte qui prend le risque d'« défier certains a priori culturalistes 'corrects' ».

Il est certain qu'une telle présentation met l'eau à la bouche et qu'on attend la publication des actes pour en lire l'argumentation.

C'est un autre sujet que celui du tiraillement entre deux cultures et du mariage forcé, sujets déjà en eux-mêmes assez rudes, qu'aborde cette fois la romancière dans *Les silences de Médée*.

Le lecteur est installé cette fois dans une famille de Médée où une jeune fille, Zohra, tient la maison de la famille composée de quatre hommes, son père Mohammed et ses trois frères Nabil, Samir et Saïd. La voix narratrice, maître d'œuvre de tout le déroulement du récit - puisque tout s'énoncera à la troisième personne, « elle, eux... » -, croque le portrait d'une jeune fille parfaite : bonne musulmane, jolie, douce et sereine, enseignante portant le hidjeb par conviction et soumission à Dieu, Zohra est une jeune fille comme en rêve tous les parents et les futurs époux et qui n'attend que le mariage de l'aîné de ses frères pour, à son tour, accepter le mariage que lui proposera son père. Mais l'implosion de la société algérienne avec les manifestations visibles de la progression des islamistes, la

conduit à une tragédie, en trois étapes. La première alerte est déstabilisante mais ne la concerne pas encore directement : elle s'articule autour des changements de comportements de son frère Nabil puis de sa disparition avec les « autres ». La seconde est beaucoup plus déséquilibrante puisqu'elle marque l'abandon par Zohra de la profession qu'elle adorait quand, après un massacre ignoble, elle se retrouve face à une classe où il ne reste que dix enfants survivants sur les quarante cinq qui la composaient : « Suis-je encore capable d'enseigner ?... Je suis désertée par tout savoir, que pourrai-je leur transmettre à présent ? » (p.34). Le dernier acte de la tragédie, nœud même de ce roman-témoignage, est son enlèvement par un groupe d'islamistes, avec d'autres jeunes filles, la vingt et unième nuit du ramadan et son silence qui fait d'elle, à son retour, une morte-vivante.

Entre le massacre de la population et son enlèvement (donc entre l'acte 2 et l'acte 3 de la tragédie), Zohra a reçu la visite d'une voisine, Louisa qui lui a montré et raconté ce qu'elle a subi. Mais Zohra n'a pas voulu l'entendre : « Lui ouvrant la porte : 'Excuse-moi maintenant, j'ai du travail qui m'attend'... » (p.49) On commence à mieux comprendre la première mise en exergue au début du roman :

« N'oublions jamais que ce qui choque le plus profondément la victime n'est pas tant la cruauté de l'opresseur que le silence du spectateur. », phrase de Elie Wiesel.

L'enlèvement est évoqué avec une grande sobriété : de ce qui s'est passé on ne saura rien, pour l'instant. Il n'y a pas, chez Malika Madi, de voyeurisme indécent :

« C'était un soir perdu dans les méandres du temps. Ils ont enfoncé la porte d'un seul coup de pied.

(...) « Grâce à Dieu, j'ai été épargnée par les djinns... Ils ne m'ont rien fait, ils ne m'ont pas touchée. Je me suis évanouie, et ils ont pensé que j'étais morte... » (pp.55-56)

Zohra est rentrée chez elle au petit matin et malgré les questions pressantes de son entourage, elle répète avec conviction la même version des faits à laquelle elle adhère de toute la force de son amnésie « réparatrice » :

« Je me suis évanouie sur le trajet, ils ont pensé que j'étais morte, alors ils m'ont laissée là. Au matin, je me suis réveillée dans la forêt avec cette blessure sur mon visage. S'ils m'avaient fait du mal, je l'aurais senti, je l'aurais su. Non ! Ils ne m'ont pas touchée, je me suis évanouie, ils ont pensé que j'étais morte. » (p.56)

Cette version est renforcée par le fait qu'elle soit la seule jeune fille à être revenue après cette nuit. Zohra suit donc le destin qu'elle avait accepté avant l'enlèvement : épouser un émigré veuf qui pourrait être son père et aller vivre avec lui en France en cohabitant avec ses enfants, tous adultes et autonomes. L'essentiel du roman porte sur la description, précise et informée, du traumatisme et de ses effets sous le regard professionnel et affectueux de sa belle-fille aînée, Hanna qui, travaillant dans un centre d'aide aux femmes violentées, acquiert progressivement la certitude que sa belle-mère refoule en elle un terrible secret et que tant qu'elle ne se sera pas libérée de ce déni de violence et de destruction, elle sera cette morte-vivante qui sombre dans l'angoisse ou qui s'absente du monde. Les deux tiers du récit suivent donc cette vie continuée avec les réactions très diversifiées de l'entourage. Chaque partie de ce qui devrait être une renaissance et qui n'est qu'une survie est annoncée par une phrase en exergue, signée cette fois

« Zohra », ce qui laisse à penser que Malika Madi construit sa fiction à partir de témoignages réels.

Lorsqu'elle quitte l'Algérie pour la France au début de la seconde partie, on peut lire :

« *Je pars, je prends ce corps mais je laisse ma mémoire... plus rien ne sera comme avant... il faut juste le savoir.* »

Puis Hanna obtient, au bout de plusieurs mois, de retourner en Algérie avec sa belle-mère et de l'accompagner, persuadée que seule la confrontation avec les lieux pourra la délier de son silence. Au seuil de ce retour, on lit :

« *Est-on égaré lorsqu'on se perd volontairement ? Je sais où je me suis laissée... Qu'il sera pourtant difficile de me retrouver !* »

Quand enfin il faut à Zohra le courage de se souvenir de ce qui a été pour elle pire encore que le viol collectif subi, avant l'ultime aveu qui sonne en quelques pages courtes finales, à nouveau Zohra conclut, en quelque sorte :

« *J'ai livré une bataille contre moi-même et je l'ai emporté. Même avec la meilleure volonté du monde, je ne pourrai jamais gagner la guerre que me livre la fatalité.* »

Dans sa livraison de novembre-décembre 2001 (n°55-56), *Algérie Littérature/Action* proposait le premier roman de Fatna Gourari, *Imzad* dont le sujet était assez proche de celui de Malika Madi : « H'ûr el aïn a perdu toute faculté de mouvement à la suite d'un terrible viol collectif perpétré par des terroristes. » Les techniques narratives utilisées par les deux romancières sont tout à fait différentes, Fatna Gourari optant pour un récit poétique et « musical » où l'apport mystique est, sans conteste, un élément fort du texte et de la lente remontée du personnage. Malika Madi opte pour un récit réaliste sans insistance déplacée pour l'évocation du pays, de la société, des réactions des personnages et en une évocation de la religion mesurée et, somme toute, assez banale. Comme nous l'avons souligné c'est la voix narratrice qui prend tout en charge à l'inverse de Fatna Gourari qui opte pour un récit à la première personne de la femme violée. Les appréciations des lecteurs et lectrices peuvent donner la préférence à tel ou tel récit. Ce qui les rapproche est l'insistance à focaliser l'intérêt sur la victime et la difficulté pour elle, malgré un entourage attentif et affectueux, de remonter à la surface, de vivre vraiment après un tel traumatisme. C'est aussi le même sujet qu'explore et écrit Maïssa Bey, dans son récent recueil de nouvelles, *Sous le jasmin la nuit* (éditions de l'aube, 2004), dans le texte intitulé « Nuit et silence » : la femme, libérée d'un camp islamiste, se livre à notre lecture, et nous fait partager toute l'horreur de sa condition. Dans *Rose d'abîme*, Aïssa Khelladi avait choisi de faire subir à son héroïne, Ouarda, cette épreuve de destruction en nous faisant vivre chaque instant du calvaire de son viol. Lire et relire l'ensemble de ces textes permet de mieux comprendre en quoi les « attaques » différentes des écritures encerclent le lecteur pour l'empêcher d'oublier et de rester indifférent. Car, comme le dit le fils de Louisa à Zohra qui l'interroge :

« Ma mère est vraiment morte... Pas des suites de ses blessures, elles avaient fini par cicatriser. Elle a été tuée par le plus sournois des maux : l'indifférence » (*Les silences de Médée*, p.181).